

Tiré des "Scènes vaudoises" d'Alfred Cérésole :Lo révenant dâu cemetchiro = Le revenant du cimetière : (patois de la Forclaz)

Autor(en): **Djan-Pierro / Nicolier, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **78 (1951)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tiré des « Scènes vaudoises » d'Alfred Cérésole

Lo révenant dâu cemetchiro

(Patois de la Forclaz)

Mon bouen ontho Frédéric,

E mé faut t'écrire rapport à 'n'affére que no z'est arrevâie hier à né, et que faré, i ei sâi assûrâ, bien récafâ l'anta Suzette. Rei tiet de l'y mouesâ, ma pouva fenna ein a onco la gruletta. Dé tota sa via, éze n'a zu 'n'asse terribza pouâire.

L'étâi vé le 10 hâores de la né. On âve tot guevernâ. Lou petiou dremi-vont dza et la Julie et mé n'étian tot prêt à allâ no réduire.

La né étâi asse niâira tiet de l'eithe. L'oura sothâve et on l'oudâi pioulâ et sé lameitâ pei la grandze. La dzâu fasâi ona pecheita bruison. Enfin, tiet, on seitâi veni on gros pouet teimps, dei tui lou cas ona ruda cârre.

Soletta, la mère étâi zue vé lo boui queri oncor on siau d'évoue tandis que mé, u pâilo, i fouerguenâve ma pipa bas vé le fenétri.

Tot d'on coup, tingue la Julie que torne di vé lo boui tot épouâiria, et qu'âve tant corâi qu'éze pouâive pas résavâi son sotho.

— Djan-Loï ! qu'éze mé dit... Djan-Loï !... Eh ! mon Dieu te possibzo est te permet ! Vene vito. On aperçâi.

— Câize té ! qu'i li féze. Mé conte pas dé z'affére dinse.

— I té garantesse dé cei... I'é aperçu âutra lé... derrâi le motchi... pré de la tiura... dei le cemetchiro... pré de la moueraze...

— Eh bin tiet ?

Le revenant du cimetièrre

Mon bon oncle Frédéric,

Il faut t'écrire rapport à une affaire qui nous est arrivée hier soir, et qui jera, j'en suis sûr, bien rire la tante Suzette. Rien que d'y penser, ma pauvre femme en a encore la grulette. De toute sa vie elle n'a eu une si terrible peur.

C'était vers les dix heures de la nuit. On avait tout gouverné. Les petits dormaient déjà et la Julie et moi étions prêts à aller nous réduire.

La nuit était aussi noire que de l'encre. Le vent soufflait et on l'entendait hurler et se lamenter dans la grange. La forêt faisait un puissant bruit. Enfin quoi, on sentait venir un grand mauvais temps, en tout cas une forte averse.

Seule la mère était allée à la fontaine chercher encore un seau d'eau, tandis que moi, dans la chambre, je nettoyait ma pipe près des fenêtres.

Tout d'un coup voilà la Julie qui revient de vers la fontaine tout épouvantée et qui avait tant couru qu'elle ne pouvait pas ravoïr son souffle.

— Jean-Louis ! qu'elle me dit... Jean-Louis... Eh ! mon Dieu, est-il possible, est-il permis !... Viens vite ! on aperçoit...

— Tais-toi ! que je lui fais. Ne me conte pas des affaires comme ça.

— Je te garantis de ça... J'ai aperçu outre là... derrière l'église... près de la cure... dans le cimetièrre... près de la muraille...

— Et bien quoi ?

— Un homme qui rebouille les morts.

— On hommo que réboueze lou morts.

— Aque ! te réquemince avoué te z'histoires dé révenant.

— Eh ! bin, vene vâire, vene vâire se te ne vu pas le crâire.

Bon ! i' té tire bas mon bouenet niar sur le z'oréze et tinqué mé défrou.

On ne véyâi pas 'na senéde gotta. Ma fenna âve prei on mandzo dé ranmasse d'ona man ; de l'âtra éze mé trougnive pé mon mouelleton.

Arrêva pré de boui, éze mé dit :

— Aveza ora ! Ne vâi to pas, bas lé, contre la moueraze ? Té dio, mé, qu'ére on sorci aobin on aperçâivro.

Ma fâi, y âve pas à quequezi : le révenant l'y étâi bal et bin, on pechei luron. On le véyâi rébouezi le cemetchiro. Tantoût é bâssive lou bré, tantoût é lou lévâve ei l'air, s'accabassive, sé rélévâve, fasâi 36 manâires.

« Tiet diâbzo cei pu te bin être ? qu'i mé desâive. Jé portant pas la berlue. Ere portant bin on hommo. Gadzo qu'é déterre on mort. Oh ! y a de la sorcelleri âobin de la canazéri per lé désô. »

Vâi to, ontho Frédéric, le tieur mé battâi la générale. I mé sâi de ein mé mémo : « Tot parâi. Djan-Loï, te n'es pas on bracaillon né on tabornio. E ne pas on révenant né on Allemand que té vouelont fére pouâire. »

Bon ! i ne fése né on né dou, i té preise 'na rotse et crah ! la li té fote dé tot mon bré, apré tiet i m'acabasse derrâi le boui.

U bet d'ona vouarba, i mé rélâivo po guegni. Mon corps contenuave son commerce.

— Attei-té vâi. Te vas avâi te n'af-fére.

I preise 'na palantse, pasque s'adzit de li fricchenâ le coûte u tot fin.

— Aque ! tu recommences avec tes histoires de revenants.

— Eh ! bien, viens voir, viens voir si tu ne veux pas le croire.

Bon ! je te tire mon bonnet noir sur les oreilles, et me voilà dehors.

On ne voyait pas une seule goutte. Ma femme avait pris un manche à balai d'une main ; de l'autre elle me tirait par mon broustou.

Arrivés près de la fontaine, elle me dit :

— Regarde maintenant ! Ne vois-tu pas, là-bas, contre le mur ? Je te dis, moi, que c'est un sorcier ou bien un fantôme.

Ma foi, il n'y avait pas à barguigner : le revenant y était bel et bien, un puissant luron. On le voyait rebouiller le cimetière. Tantôt il baissait les bras, tantôt il les levait en l'air, s'accroupissait, se relevait, faisait trente-six manières.

« Que diable ça peut-il bien être ? que je me disais. Je n'ai pourtant pas la berlue. C'est pourtant bien un homme. Je parie qu'il déterre un mort. Oh ! il y a de la sorcellerie ou de la canaillerie par là-dessous. »

Vois-tu, oncle Frédéric, le cœur me battait la générale. Je me suis dit en moi-même : « Tout de même, Jean-Louis, tu n'es pas un bracaillon ni un tabornio. Ce n'est pas un revenant ni un Allemand qui te veulent faire peur. »

Bon ! Je ne fais ni un ni deux, je te prends un caillou et crah ! le lui lance de tout mon bras, après quoi je m'accroupis derrière la fontaine.

Au bout d'un moment, je me relève pour guigner. Mon corps continuait son commerce.

— Attends (te voir). Tu vas avoir ton affaire. Je prends une palanche, parce qu'il s'agit de lui frictionner les côtes au tout fin.

— Na, na, Djan-Loï, ne l'y va pas, que mé dit la Julie ein mé trougnint pé la mandze. Eze n'ouzâve pas criâ tant éze âve pouâire. Te té faré ourâ. Se té pzé, mon Djan-Loï, ne fé pas lo fou.

— Lâsse mé pi fére, qu'i li fése. Catse té derrâi le boui, sein pipâ on mot.

— Na, mon Djan, ne l'y va pas. Acaûta mé.

— N'esse pas pouâire.

I mé faufele derrâi le moueret de cemetchiro avoué ma palantse. S'adzessâi dé serti le gaillard pé derrâi et de li té rozi déssus sei l'averti.

I féze vei pas à crepeton, m'arrête por aveza pei dessus le moueret et vâire se le grabeliou l'y étâi adé. Ouâi, ma fâi, é l'y âire.

Ah ! vâi to, ontho Frédérici, mé faut récongnître qu'à ci momei la gruletta m'a prei et i mé sâi bouetâ apré grebolâ quemei ona foze dé treimble.

I mé sâi de qu'on est tot parâi bin fou d'allâ sé risquâ po rei, dé sé fére tant dé détertint po rei gâgni, qu'i ari djamé dû mé métha dé cei, que la Julie porre bin avâi râison, que le fémalles ant tot parâi auque dé bon, qu'i sari mi dei mon zit tiet inque, tsé tra, tsé tra.

Mé râudzâi, se n'âve étâ la Julie catcha derrâi le boui, iari fotu le camp. « Tot parâi, Djan-Loï, qu'i mé sâi de, ah ! te n'es pas pze crâno tiet cei ! Te vas capouenâ. Voyons-vâi ! Es-to on municipau âobin ona Jeannette ? As to passâ l'écoula âobin n'es-to tiet on tâdié ? Hardi ! faut sé motrâ, arrevâ pré dé lui, sâutâ le moueret et li té fotre 'na bouerlâie dé tui lau z'eifers. Se te rénâsque, te n'est pas mé on citoyen, té faudré reidre ton pétâiru.

— Non, non, Jean-Louis, n'y vas pas, que me dit la Julie en me tirant par la manche. Elle n'osait pas crier tant elle avait peur. Tu te feras « souffler ». S'il te plaît, mon Jean-Louis, ne fais pas le fou.

— Laisse-moi seulement faire, que je lui fais. Cache-toi derrière la fontaine, sans piper mot.

— Non, non, Jean, n'y va pas. Ecoute-moi.

— N'aie pas peur.

Je me faufile derrière le mur du cimetière avec ma palanche. Il s'agissait d'agrédir le gaillard par derrière et de lui te taper dessus sans l'avertir. Je fais vingt pas à croupeton, m'arrête pour regarder par-dessus le mur et voir si le « grabeliou » y était encore. Oui, ma foi, il y était.

Ah ! vois-tu, oncle Frédéric, je dois reconnaître qu'à ce moment la grulette m'a pris et je me suis mis à trembler comme une feuille de tremble.

Je me suis dis qu'on est tout de même bien fou d'aller se risquer pour rien, de se faire tant de soucis pour ne rien gagner, que je n'aurais jamais dû me mêler de ça, que la Julie pourrait bien avoir raison, que les jennes ont tout de même quelque chose de bon, que je serais mieux dans mon lit que là, etc., etc.

Mé râudzâi, si ce n'avait été la Julie cachée derrière le bassin, j'aurais f... le camp.

« Tout de même, Jean-Louis, que je me suis dit, ah ! tu n'es pas plus crâne que ça ! Tu vas caponner ? Voyons-voir ? Es-tu un municipal ou bien une Jeannette ? As-tu passé l'école ou bien n'es-tu qu'un tadié ? Hardi ! il faut se montrer, arriver près de lui, franchir le mur et lui te donner un brûlée de tous les enfers. Si tu renasques, tu n'es plus un citoyen, tu dois rendre ton fusil.

On bocon rétapâ pé the râisons et pé l'affère qu'é m'are fazu dre à la Julie qu'i âve zu pouâire, i me leke oncor on trot, quemei on matou. Arrevâ u bon cârro, i acâute ona vouarbetta... Rei... on n'oudâi rei tiet le vatses à l'onth' Abram que sé grattâvon bas lé, u bâu, et la vioula dé monsu lo menistre que dzoïve onco, pré de la fenêtra, on petiou réfredon.

« Allai ! qu'i mé dio. Rauh ! su cé cotien. I preise ma palantse dé le dâu man, mé lâivo tot tsôpou, m'agueze su le moueret, lâivo lou bré, preise l'émode et crah ! i baze on tant terribze atout que ma palantse trosse et tinqué mé dei le cemetchiro, dé rébedou dei le teppes et le rotses. Mon pour' ontho, se t'âve iu ton névâu adon, lui, on municipau. le nâ dei le z'orties. I âire pze mort tient vi. I n'ouzâve pas lévâ la tête, né âovri lou z'uet. I m'atteidâivo è être éterti dé suite.

« Djan-Loï, t'é fotu ! qu'i me desâivo. Ta derrâira a feru. Le sorci va té râizâ ton compto dé suite. »

Rei. Pas on mot. Pas on mau.

I mé rélâivo. Nion. Mé sâ to, ontho Frédéri ? Contro la moueraze de cemetchiro, l'ombra dé monsu lo menistre que dzoïve de violon dei son pâilo.

Et tinqué, ontho Frédéri, quemei le fémalles fant lou révenants.

Djan-Pierro dé le Savoies.

Un peu remonté par ces raisons et par le fait qu'il m'aurait fallu dire à la Julie que j'avais eu peur, je me glisse encore un peu, comme un matou. Arrivé au bon coin, j'écoute un instant... Rien... On n'entendait rien que les vaches à l'oncle Abram qui se grattaient là-bas, dans l'étable, et le violon de monsieur le pasteur qui jouait encore, près de la fenêtre, un petit refredon.

« Allons ! me dis-je. Rauh ! sur ce greudin. »

Je prends ma palanche des deux mains, me lève tout doucement, m'aiguille sur le mur, lève les bras, prends l'élan et crah ! je donne un tant terrible coup que ma palanche se casse et me voilà dans le cimetièrre, par terre dans les mottes et les cailloux. Mon pauvre oncle, si tu avais vu ton neveu, alors, lui, un municipal, le nez dans les orties. J'étais plus mort que viv. Je n'osais pas lever la tête ni ouvrir les yeux. Je m'attendais à être tué de suite.

« Jean-Louis, tu es perdu ! que je me disais. Ta dernière a sonné. Le sorcier va te régler ton compte de suite. »

Rien... Pas un mot... Pas un mal.

Je me relève. Personne. Mais, sais-tu, oncle ? Contre le mur du cimetièrre, l'ombre de monsieur le pasteur qui jouait du violon dans sa chambre.

Et voilà, oncle Frédéric, comment les femmes font les revenants.

Henri Nicolier.

A nos abonnés et lecteurs

Vous savez tous que la publicité contribue à la vie du journal.

Pour que le « Nouveau Conteur » soit toujours digne de son long passé, « FAVORISEZ NOS ANNONCEURS » et surtout dites-leur bien que vous avez vu leur annonce dans le « Conteur ».